XXII.

Mais que *son* nom ne soit pas ta seule idole. — Contemple à sa droite le moderne Séjan! Ton Castlereagh! Ah! qu'il soit tien encore! misérable dont le nom n'a jamais été prononcé qu'accompagné de malédictions et de railleries,

XXIII.

Jusqu'à ce jour où l'île qui devait rougir de lui avoir donné naissance, comme le sang qu'elle a versé a rougi ses sillons, semble fière du reptile sorti de ses entrailles, et pour prix de ses assassinats lui prodigue les acclamations et les sourires!

XXIV.

Sans un seul rayon du génie de sa patrie, sans l'imagination, le courage, l'enthousiasme de ses fils, — le lâche peut faire douter Erin qu'elle ait donné le jour à un être aussi vil.

XXV.

Sinon — qu'elle cesse de s'enorgueillir de ce proverbe qui proclame que sur le sol d'Erin aucun reptile ne peut naître; voyez-vous le serpent, avec son sang de glace et le venin qui le gonfle, réchauffer ses anneaux dans le sein d'un roi!

XXVI.

Crie, bois, mange et adule, ô Erin! Le malheur et la tyrannie t'avaient déjà mise bien bas; mais l'accueil que tu fais aux tyrans t'a fait descendre plus bas encore.

XXVII.

Mon humble voix s'éleva pour défendre tes droits; mon vote d'homme libre fut donné à ton affranchissement; ce bras, quoique faible, se fût armé pour ta querelle, et dans ce cœur, bien qu'usé, il y avait encore un battement pour toi.

XXVIII.

Oui, je t'aimais, toi et les tiens, bien que tu ne sois pas ma terre natale; j'ai connu parmi tes fils de nobles cœurs et de grandes âmes, et j'ai pleuré avec le monde entier sur la tombe de tes patriotes; mais maintenant je ne les pleure plus.

XXIX.

Car ils dorment heureux dans leurs sépultures lointaines, tes Grattan, tes Curran, tes Shéridan, tous ces chefs longtemps illustrés dans la guerre de l'éloquence, qui, s'ils n'ont pas retardé ta chute, l'ont du moins honorée.

XXX.

Oui, ils sont heureux sous la froide pierre de leurs tombeaux anglais! Leurs ombres ne s'éveilleront pas aux clameurs qu'aujourd'hui tu exhales, et le gazon qui recouvre leur libre argile, ne sera pas foulé par des oppresseurs et des esclaves qui baisent leurs chaînes.

XXXI.

Jusqu'à ce jour j'avais porté envie à tes fils et à ton rivage, bien que leurs vertus fussent proscrites, leurs libertés en fuite : il y avait je ne sais quoi de si chaleureux et de si sublime dans un cœur irlandais, que je porte envie — à tes *morts!*

XXXII.

Ou, si quelque chose peut faire taire un instant mon mépris pour une nation si servile malgré ses blessures encore saignantes, une nation qui, foulée aux pieds comme le ver, ne se retourne pas contre le Pouvoir, c'est la gloire de Grattan et le génie de Moore!

STANCES A L'ÉRIDAN[8].

I.

Fleuve qui baignes de tes flots l'antique cité [9] où habite la dame de mon amour, pendant qu'elle se promène sur tes bords, et que peut-être elle reporte vers moi un souvenir faible et passager;

II.

Que ton onde vaste et profonde n'est-elle le miroir de mon cœur où ses yeux puissent lire les mille pensées que maintenant je te confie, agitées comme tes vagues, impétueuses comme ton cours!

III.

Que dis-je! — le miroir de mon cœur! Ton onde n'est-elle

pas forte, rapide et sombre? Tu es ce que furent et ce que sont mes sentiments; et ce que tu es, mes passions l'ont été longtemps.

IV.

Peut-être le temps les a-t-il un peu calmées, — mais non pour toujours; tu franchis tes rives, fleuve sympathique! et pendant quelque temps tes flots en ébullition débordent, puis rentrent dans leur lit; les miens se sont affaissés et ont disparu,

V.

Laissant après eux des ruines; et maintenant nous avons repris notre ancien cours; toi, pour aller te réunir à l'Océan; — moi, pour aimer *celle* que je ne devrais pas aimer.

VI.

Ces flots que je contemple couleront sous les murs de sa cité natale, et murmureront à ses pieds; ses yeux te regarderont quand, fuyant les chaleurs de l'été, elle viendra respirer l'air du crépuscule.

VII.

Elle te regardera, — et, plein de cette pensée, je t'ai regardé; et depuis ce moment, ne séparant plus son souvenir de toi, je n'ai pu penser à tes ondes, je n'ai pu les nommer ni les voir sans un soupir pour elle!

VIII.

Ses yeux brillants se réfléchiront dans tes flots; — oui! ils verront cette même vague que je fixe en ce moment: vague fortunée! les miens ne la reverront plus, même en rêve!

IX.

Le flot qui emporte mes larmes ne reviendra plus; reviendra-t-elle, celle que le flot va rejoindre? — Eridan! tous deux nous foulons tes rives, tous deux nous errons sur tes bords, moi près de ta source, elle près de l'Océan au flot bleu.

X.

Mais ce qui nous sépare, ce n'est ni l'éloignement, ni la profondeur des vagues, ni de vastes territoires; c'est la barrière d'une destinée différente, aussi différente que les climats qui nous ont donné le jour.

XI.

Un étranger s'est pris d'amour pour la dame de ces bords; il est né bien loin par delà les montagnes; mais son sang est tout méridional, comme s'il n'avait jamais ressenti le souffle des sombres autans qui glacent les mers du pôle.

XII.

Mon sang est tout méridional, sans quoi je n'aurais pas quitté ma patrie, et je ne serais pas, en dépit de douleurs que l'oubli n'effacera jamais, redevenu l'esclave de l'amour, — ou tout au moins de toi.

XIII.

C'est en vain que j'essaierais de lutter; — je consens à mourir jeune. — Que je vive comme j'ai vécu; que j'aime comme j'ai aimé; si je redeviens poussière, c'est de la poussière que je suis sorti, et alors, du moins, rien ne pourra plus émouvoir mon cœur.

STANCES COMPOSÉES SUR LA ROUTE DE FLORENCE A PISE[10].

I.

Oh! ne me parlez plus d'un grand nom dans l'histoire; les jours de notre jeunesse sont les jours de notre gloire; le myrte et le lierre sur un front de vingt-deux ans valent tous vos lauriers, quel qu'en soit le nombre.

II.

Que sont des guirlandes et des couronnes pour un front sillonné de rides? c'est la rosée printanière sur une fleur morte. Loin d'une tête blanchie de pareils ornements! que m'importent des lauriers qui ne peuvent donner que la gloire?

III.

O renommée [11]! si jamais j'ai pris plaisir à tes louanges, c'est moins à cause de tes phrases sonores que pour lire dans les yeux brillants de celle qui m'est chère qu'elle ne me jugeait pas indigne de l'aimer.

IV.

C'est *là* surtout que je te cherchais, c'est *là* seulement que je te trouvais; le plus beau des rayons de ton auréole, c'était son regard; quand quelque chose brillait en moi dont l'éclat se reflétait dans ses yeux, alors je connaissais l'amour, et je sentais la gloire.

STANCES[12].

SI LE FLEUVE DE L'AMOUR.

I.

Si le fleuve de l'Amour pouvait couler toujours, si le temps ne pouvait rien sur lui, — nul autre plaisir ne vaudrait celui-là, et nous chéririons notre chaîne comme un trésor. Mais puisque nous cessons de soupirer avant de cesser de vivre, puisque, fait pour voler, l'Amour a des ailes, eh bien, aimons pendant une saison, et que cette saison soit le printemps.

II.

Quand des amants se quittent, leur cœur se brise de douleur; tout espoir est perdu pour eux; ils croient n'avoir plus qu'à mourir. Quelques années plus tard, oh! comme ils verraient d'un œil plus froid celle pour laquelle ils soupirent! Enchaînés l'un à l'autre dans toutes les saisons, ils dépouillent plume à plume les ailes de l'Amour; — dès lors il ne s'envole plus; mais, privé de son plumage, il grelotte tristement après que le printemps est passé.

III.

Comme un chef de faction, le mouvement est sa vie. — Tout pacte obligatoire qui contrôle sa puissance obscurcit sa gloire; il quitte dédaigneusement un territoire où il ne règne plus en despote. Il ne peut rester stationnaire; il faut qu'enseignes déployées, ajoutant chaque jour à son pouvoir, il marche sans cesse en avant; — le repos l'accable, la retraite le tue : l'Amour ne souffre point un trône dégradé.

IV.

Amant passionné, n'attends pas que les années s'écoulent pour t'éveiller ensuite comme d'un songe, alors que, vous

reprochant avec des paroles de raillerie et de colère vos imperfections mutuelles, vous serez hideux aux yeux l'un de l'autre. — Quand la passion commence à décliner, mais subsiste encore, n'attends pas que les contrariétés aient achevé de la flétrir : dès que l'Amour décroît, son règne est terminé. — Séparez-vous donc de bonne amitié, — et dites-vous adieu.

V.

C'est ainsi que votre affection aura laissé en vous des souvenirs pleins de charmes : vous n'aurez point attendu que, fatigués ou aigris, vos passions se soient émoussées dans la satiété. Vos derniers baisers n'auront pas laissé de froides traces; — les traits auront conservé leur expression affectueuse, et les yeux, miroir de vos douces erreurs, réfléchiront un bonheur qui, pour avoir été le dernier, n'en fut pas moins suave.

VI.

Il est vrai que les séparations demandent plus que de la patience; quels désespoirs n'ont-elles point fait naître! Mais, en s'obstinant à rester, que fait-on, sinon enchaîner des cœurs qui, une fois refroidis, se heurtent contre les barreaux de leur prison? Le temps engourdit l'Amour, la continuité le détruit; l'Amour, enfant ailé, veut des cœurs jeunes comme lui; il y a pour nous une douleur plus cuisante, mais plus courte, à sevrer nos joies qu'à les user.

LE BAL DE CHARITÉ.

Qu'importent les angoisses d'un époux et d'un père? qu'importe que dans l'exil ses douleurs soient grandes ou petites, pourvu qu'ELLE s'entoure de la gloire du pharisien, et que les dévots patronisent son « bal de charité? » Qu'importe qu'un cœur sensible, bien que coupable, soit entraîné à des excès devant lesquels il eût reculé autrefois? — Les souffrances du pécheur ne sont que justice, et la dévote réserve sa charité pour le bal[13].

ENDOS MIS A L'ACTE DE SÉPARATION EN AVRIL 1816.

L'an passé, femme aimable et tendre,
Tu me jurais — « amour, respect, » — et cætera;
Ce que vaut ce serment que ta voix fit entendre,
Ce papier le dira.

ÉPIGRAMME SUR L'ANNIVERSAIRE DE MON MARIAGE.

A PÉNÉLOPE.

Ce jour, dont je maudis l'aurore,
De tous nos jours fut le plus malheureux;
Voilà *six* ans nous n'étions qu'*un* encore,
Depuis cinq ans nous sommes *deux*.

SUR LE TRENTE-TROISIÈME ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE.

(22 JANVIER 1821 [14].)

Parcourant cette vie et ses ennuis cuisants,
A travers ce sentier fangeux, pénible et sombre,
De trente-trois mes ans ont donc atteint le nombre!
Que m'en reste-il? Rien; mais j'ai trente-trois ans.

ÉPIGRAMME.

SUR CE QUE LA COMPAGNIE DES CHAUDRONNIERS AVAIT RÉSOLU DE PRÉSENTER UNE ADRESSE A LA REINE CAROLINE [15].

Les chaudronniers avec force métal
Doivent, dit-on, aller trouver la reine.
Ils peuvent s'épargner la peine
D'une procession digne du carnaval,
Car de bronze et d'airain là-bas on n'a que faire,
Et c'est vraiment de l'eau qu'on porte à la rivière [16].

A M. MURRAY.

Pour Oxfort [17] et pour Waldegrave [18]
Vous donnez plus que pour moi, c'est très grave.
Mon cher Murray, vous avez tort;
Un chien vivant vaut bien un lion mort;
Le proverbe le dit. Un lord vivant, j'espère,
Vaut pour le moins deux lords en terre;
Puis le vers se vend mieux que la prose, entre nous;
Mais le papier me manque; au fait, décidez-vous.

Si vous l'avez pour agréable,
C'est bien; sinon, mon cher, allez au diable.

STANCES.

Quand un homme n'a point dans sa patrie de liberté pour laquelle il puisse combattre, qu'il aille combattre pour celle de ses voisins. Qu'il pense à la gloire de la Grèce et de Rome, et qu'il se fasse casser la tête pour sa peine.

Faire du bien au genre humain est un plan chevaleresque qui est toujours noblement récompensé; battez-vous donc pour la liberté partout où vous pourrez, et si vous n'êtes ni fusillé ni pendu, vous avez la chance d'être fait baron.

SUR LE SUICIDE DE LORD CASTLEREAGH.

Honneur à toi, patriote sublime!
Tu suivis de Caton l'exemple magnanime:
Il aima mieux, de Rome inflexible soutien,
Mourir pour son pays, comme toi pour le tien,
Que voir la tyrannie assise aux bords du Tibre;
Toi, tu t'es immolé pour qu'Albion fût libre.

SUR LE MÊME.

Il s'est donné la mort! — Si c'était, l'insensé!
Le premier sang qu'il eût jamais versé!

SUR LE MÊME.

Qui s'est tué? — Celui dont le bras détesté
Avait, depuis longtemps, tué la liberté.

NOTES DES POÉSIES DIVERSES DE 1817 A 1821.

[1] Jeu de mots sur M. Gally Knight, auteur d'*Ilderim*.

[2] Miss Holford, auteur de *Marguerite d'Anjou*.

[3] Pour ce qui a rapport au docteur Polidori et à ses tragédies, voyez les *Mémoires de Moore*, t. III. — « Rien ne m'a jamais autant déplu, » dit lord Byron, « que les tracasseries, la mauvaise humeur de ce jeune homme; mais il a quelque talent, et c'est un homme d'honneur, qui se

corrigera. Intéressez-vous à lui, car il le mérite. Vous n'avez pas encore essayé des tragédies médicales, prenez celle-là. » *B.*

[4] Le quatrième chant de *Childe-Harold.*

[5] On sait que le parlement tient ses séances dans la chapelle de Saint-Stephen, contiguë à l'abbaye de Westminster. Cette épigramme n'est qu'un calembour, le même mot exprimant en anglais *mentir* et *être couché.*

[6] Ainsi le prince a annulé la condamnation de Fitzgerald. *Ecco un sonetto,* voilà un sonnet pour vous autres; Fitzgerald de longtemps ne vous en donnera un pareil. Vous pouvez y mettre mon nom si cela vous plaît. Le prince mérite toute louange, bonne ou mauvaise; c'est un véritable trait de prince. *B.*

[7] Henri V. — Shakspeare met cette phrase dans la bouche de *Falstaff* parlant de son royal compagnon de débauche. *N. du Trad.*

[8] Vers le milieu d'avril 1819, lord Byron alla de Venise à Ravenne, où il devait trouver la comtesse Guiccioli. Les vers suivants, qui ont été admirés autant qu'aucun autre de ses ouvrages, furent écrits, suivant le témoignage de madame Guiccioli, pendant son voyage, lorsqu'il naviguait sur l'*Éridan.* En les envoyant en Angleterre, en mai 1820, il disait : — « Ces vers ne doivent pas être publiés; regardez-les, je vous prie, comme des vers de société, écrits d'après des sentiments tout personnels. » Ils ont paru pour la première fois en 1824.

[9] Ravenne, ville que lord Byron avouait aimer plus qu'aucun autre endroit après la Grèce. — « Il résida dans cette ville, » dit madame Guiccioli, « un peu plus de deux ans, et la quitta avec le plus grand regret et avec le pressentiment que son départ serait le signal de mille maux. Il était continuellement occupé à faire du bien; plusieurs familles lui doivent le peu de jours heureux qu'elles ont jamais connus. Son arrivée fut regardée comme une bonne fortune, et son départ comme une calamité publique. »

Dans le troisième chant de *Don Juan,* lord Byron a décrit la vie tranquille qu'il menait dans cette ville.

[10] J'ai composé ces stances, excepté la quatrième (que je viens d'achever), sur la route de Florence.

[11] Dans le même journal on trouve le passage suivant : « N'est-ce pas une chose bizarre, que de recevoir de quelqu'un que l'on ne connaît pas une invitation pour passer *l'été* dans le Holstein lorsqu'on est en Italie? La lettre était adressée à Venise. M. Jacobson me parlait des roses sauvages qui croissent l'été dans le Holstein; pourquoi alors les Cimbres et les Teutons émigrèrent-ils? Quelle étrange chose c'est que la vie de l'homme! Si je me présentais moi-même à la porte de la maison où est ma fille, la porte me serait fermée au nez, à moins, ce qui n'est pas impossible, que je ne tuasse le portier; et si j'étais allé cette année-là et peut-être aujourd'hui à Drontheim, la ville la plus éloignée de la Norwège, ou dans le Holstein, je serais reçu à bras ouverts chez des étrangers qui ne me sont unis par aucun lien de parenté. Aussi loin que peut s'étendre la réputation d'un homme, mon nom s'est répandu; mais en vérité, cela a été bien compensé par d'autres misères, et telles que je ne crois pas que jamais homme littéraire ait eu autant à souffrir. Je regarde ces compensations comme des conditions de notre pauvre nature. »

[12] Un ami de lord Byron, qui était avec lui à Ravenne lorsqu'il écrivit ces stances, dit qu'elles furent composées, comme beaucoup d'autres pièces, non pas avec l'intention de les publier, mais uniquement pour se soulager dans un moment de souffrance. Il avait été douloureusement frappé de plusieurs événements qui le forçaient à quitter subitement l'Italie, et au moment où il écrivait ces vers, il était malade d'un accès de fièvre.

[13] Ces vers furent écrits en lisant dans les journaux que lady Byron avait été patronesse dans un bal pour les pauvres.

[14] Dans le journal de lord Byron, à la date du 21 janvier 1821, on lit : — « Dîné; — fait des visites; — rentré chez moi; — lu; — remarqué une anecdote dans la correspondance de Grimm : il dit que Regnard et la plupart des poëtes comiques étaient gens bilieux et mélancoliques, et que M. de Voltaire, qui est très gai, n'a jamais fait que des tragédies, et que la comédie gaie est le seul genre où il n'ait point réussi. C'est que celui qui rit et celui qui fait rire sont deux hommes fort différents. Dans ce moment, je me sens aussi bilieux qu'a jamais pu l'être le plus grand auteur comique, autant que Regnard lui-même, qui, après Molière, passe pour avoir écrit la meilleure comédie, et que l'on dit s'être suicidé. Je ne suis guère en train de continuer ma tragédie. Demain est mon jour de naissance, c'est-à-dire à minuit..... Dans douze minutes, j'aurai complété mes trente-trois ans, et je vais me coucher, affligé d'avoir vécu si longtemps et d'avoir fait si peu de choses..... Voilà trois minutes que minuit est sonné, et j'ai maintenant trente-trois ans.

« Heu! fugaces, Posthume, labuntur anni.

« Je ne les regrette pas tant pour ce que j'ai fait, que pour ce que j'aurais pu faire. »

[15] La procession des chaudronniers au palais de Brandebourg fut une des plus absurdes niaiseries du bizarre procès de la reine.

[16] Voilà une épigramme pour vous; elle n'est pas indigne de Wordsworth, homme d'un vaste mérite, quoique peu connu. Je dois en grande partie sa lecture, comme je vous l'ai dit à Mestri, à ma passion pour la pâtisserie. *B.*

[17] *Mémoires d'Horace Walpole sur les neuf dernières années du règne de George II.*

[18] *Mémoires de James,* comte Waldegrave, gouverneur de George III, lorsqu'il n'était que prince de Galles.